

Lecture biblique : Ct 1,5-2,2

Elle

⁵Je suis noire, et je suis jolie, filles de Jérusalem,
comme les tentes des bédouins, comme les tentures de Salomon.

⁶Ne faites pas attention si je suis noire :
c'est le soleil qui m'a brunie.

Les fils de ma mère se sont fâchés contre moi,
ils m'ont faite gardienne des vignes.

Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée.

⁷Dis-moi, toi que mon cœur aime,
où tu fais paître ton troupeau,
où tu le fais coucher à midi,
pour que je n'aie pas l'air d'une coureuse
près des troupeaux de tes camarades.

Autres

⁸Si tu ne le sais pas, toi, la plus belle des femmes,
sors sur les traces du petit bétail
et fais paître tes chevrettes
près des demeures des bergers.

Lui

⁹A une jument des chars du pharaon
je te compare, ma compagne.

¹⁰Tes joues sont jolies au milieu des bijoux,
ton cou est beau au milieu des colliers.

¹¹Nous te ferons des bijoux d'or,
avec des points d'argent.

Elle

¹²Tandis que le roi était avec son entourage,
mon parfum de nard a exhalé sa senteur.

¹³Mon bien-aimé est pour moi un sachet de myrrhe,
il repose entre mes seins.

¹⁴Mon bien-aimé est pour moi une grappe de henné
dans les vignes d'Eïn-Guédi.

Lui

¹⁵Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes.

Elle

¹⁶Que tu es beau, mon bien-aimé, que tu es doux !
Notre lit, c'est la verdure.

¹⁷Les poutres de notre maison sont des cèdres,
nos cloisons sont des cyprès.

¹Et moi je suis le narcisse de la plaine côtière,
le lys des vallées.

Lui

²Comme un lys parmi des ronces,
telle est ma compagne parmi les jeunes filles.

Prédication

Je profite de l'été pour sortir un peu des sentiers battus et vous inviter à me suivre dans un livre biblique, le Cantique des cantiques, qui est rarement lu au culte. Et pour cause : à aucun moment, le nom de Dieu n'y est prononcé. À aucun moment, il n'est clairement question de Dieu. Le titre peut être trompeur : quand on entend le mot cantique, on imagine volontiers un chant religieux aux paroles empreintes d'une vénérable piété, à l'image des cantiques que nous chantons le dimanche matin. En réalité, il vaudrait mieux traduire : le chant des chants, ce qui ne veut rien dire d'autre que : la plus belle des chansons, ou le plus beau des poèmes. Et cette chanson-là, c'est plutôt une chanson profane. Un dialogue amoureux, vibrant de désir, débordant de sensualité, et même, par moments, franchement érotique,

entre deux amants qui nous entraînent avec eux dans une oasis de volupté. Voilà qui me semblait approprié pour ces chaudes journées estivales.

Mais alors, si le Cantique des cantiques est ce que je viens de vous décrire, qu'est-ce que cela vient faire dans la Bible ? Et accessoirement, qu'est-ce que ça vient faire au culte ? À vrai dire, la question a été très discutée. L'intégrer au canon biblique n'a pas du tout été une évidence, et pour y arriver, il a fallu opérer une petite manœuvre, ce que l'on appelle une lecture allégorique. C'est-à-dire considérer qu'en réalité, ce dont il s'agit vraiment dans ce poème d'amour, c'est de la relation entre Dieu et son peuple, ou en perspective chrétienne, entre le Christ et l'Église. Le croyant, la croyante, serait semblable à cette jeune femme qui recherche son bien-aimé, qui lui déclare sa flamme, et qui s'entend dire qu'elle est belle.

Cette interprétation allégorique est une lecture classique, qui s'est largement imposée pendant de nombreux siècles, mais ça n'a pas toujours été si simple : on dispose de témoignages de rabbins qui se fâchaient contre ceux qui continuaient à déclamer le Cantique dans les tavernes ou à l'occasion de mariages. Preuve que ça se faisait, donc. Aujourd'hui, les exégètes ont plutôt tendance à revenir au texte tel qu'il se donne immédiatement, c'est-à-dire sans chercher à y plaquer trop vite un sens théologique. Néanmoins, cette lecture allégorique reste intéressante, et j'y ferai régulièrement des allusions.

Elle est intéressante, en particulier, pour ce qu'elle dit de notre relation à Dieu. À lire le Cantique des cantiques, on comprend que celle-ci ne consiste pas en une obéissance servile, en une piété scrupuleuse, une adhésion à des doctrines ni même un dévouement désintéressé. Mais au cœur de cette relation, il y a d'abord et surtout *un désir*. Un désir de connaître, un désir de rejoindre, un désir d'intimité avec Celui qui nous aime. Le Cantique des cantiques a d'ailleurs beaucoup marqué et inspiré les mystiques, qui ont reconnu dans cette quête amoureuse du Cantique un écho de leur propre expérience.

Y compris pour les obstacles rencontrés, ici figurés par les frères en colère, voire aussi les filles de Jérusalem, à qui la narratrice semble tentée de se comparer, et qui sont peut-être moqueuses. C'est qu'il y a bien des écueils à éviter, qui pourraient mener le désir, ce désir vital, qui nous anime au plus profond, dans l'impasse. Il y a bien des adversaires qui cherchent à réprimer ce désir, ou plus sournoisement à l'égarer auprès d'autres bergers que le bien-aimé. Je rappelle que dans la Bible, le berger, comme le roi d'ailleurs, est une image commune pour parler de la divinité. Autant dire, ici, que la jeune fille pourrait voir son désir mal orienté vers d'autres dieux. Où nous pouvons peut-être reconnaître un peu de notre propre vécu, et dans ces adversaires, rien d'autre que nos propres pensées, nos propres empêchements...

Néanmoins, la tonalité d'ensemble reste positive. L'amour paraît accompli, la rencontre a bien lieu, même si elle reste en tension avec un désir brûlant. Comme si celui-ci ne devait jamais être assouvi, contenté, mais toujours relancé. Pour autant, la jeune fille, celle dans laquelle bien des mystiques ont reconnu une image de l'âme humaine, cette jeune fille peut affirmer que son bien-aimé est pour elle un sachet de myrrhe qui repose entre ses seins. Autrement dit, il l'a rejoint au plus intime d'elle-même. Ce que laisse également entendre qu'elle n'a pas gardé sa vigne, métaphore classique de l'intimité féminine et de la virginité. Quand je vous disais que ça pouvait être assez chaud, le Cantique des cantiques...

Mais surtout, cette relation, elle est épanouissante, elle donne de l'assurance. Prenez cette première affirmation de la jeune femme : « je suis noire, et je suis jolie, filles de Jérusalem ». Peut-être faut-il l'entendre avec une nuance de défi ? Dans certaines traductions, vous lirez : je suis noire, *mais* je suis belle. C'est une traduction, avec *mais* plutôt que *et*, qui est effectivement permise par le texte hébreu, et qui a été popularisée par la version en latin de saint Jérôme. Elle suppose qu'être reconnue comme belle, quand on a la peau noire, ça ne va pas de

soi, si bien que cette parole, je suis noire mais je suis belle, serait une sorte de pied-de-nez, de revanche, d'affirmation de soi.

Peut-être que cela vous choque : pourquoi serait-on moins jolie quand on a la peau noire ? Mais pensez que dans bien des régions du monde, aujourd'hui encore, avoir la peau claire est un signe de beauté parce que c'est un signe de richesse, c'est le signe d'un statut social élevé, peut-être comme les citadines de Jérusalem. Tandis que celles qui doivent travailler, en extérieur, dans les champs, ont la peau brunie par le soleil. Dans beaucoup de pays, par conséquent, on s'efforce, pour paraître quelqu'un d'une meilleure condition, de s'éclaircir la peau, malheureusement, d'autant que ce n'est pas sans risques pour la santé. Il n'y a qu'en Occident, et seulement depuis quelques décennies, que les personnes qui arborent un teint hâlé et en sont fières, sont celles qui peuvent se permettre de partir en vacances se faire bronzer, là où d'autres restent enfermés dans leurs usines ou leurs bureaux. Les critères de beauté se sont inversés.

Mais notre héroïne n'a pas besoin d'artifices pour se dire belle. Elle est belle, parce qu'elle l'est dans le regard de son bien-aimé, et dans ses paroles. Un regard et des mots qu'elle fait siens : elle est noire et belle, comme les tentes des bédouins du lointain désert, ou comme les tentures luxueuses du palais du roi Salomon. Lui, de son côté, le bien-aimé, la compare à l'une des juments royales, richement ornées. Elle conjugue alors la beauté d'une nature sauvage à l'élégance la plus raffinée. Elle, qui travaille à la vigne, qui garde ses biquettes, se trouve comme transfigurée, par la vertu poétique des mots employés. Jusqu'à devenir un lys, cette fleur d'une blancheur éclatante.

Je vous parle de transfiguration en toute connaissance de cause, j'ai bien à l'esprit l'épisode du même nom, rapporté dans les évangiles, quand Jésus, avec trois de ses disciples, monte au sommet d'une montagne, et que là, il leur apparaît soudain transfiguré : rayonnant, resplendissant, avec des vêtements d'une blancheur

éblouissante. Lui qui, pourtant, à force de sillonner les routes de Galilée, devait surtout être bien noiraud et poussiéreux.

Vous me direz que la transfiguration de Jésus n'est pas qu'une image, c'est un épisode de sa vie qui nous est raconté. Mais ce serait oublier un peu vite que ce dont nous disposons, c'est d'un texte, c'est des mots que les évangélistes ont agencé poétiquement pour décrire un Jésus transfiguré. Ne négligeons donc pas les pouvoirs du langage et les bienfaits qu'il peut apporter, les vérités qu'il fait advenir, même au milieu des ronces de la réalité. Quand son bien-aimé dit de la femme qu'elle est un lys parmi des ronces, il l'élève symboliquement. Quand il la couvre de bijoux, ce n'est peut-être qu'en paroles, mais ces ornements n'en subliment pas moins sa beauté.

« Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes ». Songez comme cela peut faire du bien, d'entendre ces mots-là. Nous devrions toutes et tous nous entendre dire de telles choses, et le plus souvent possible, pour ne pas oublier que nous avons de la valeur, que chacun de nous est infiniment précieux et d'une beauté incomparable. C'est peut-être aussi notre responsabilité, en retour, de ne pas oublier de dire à ceux qui nous entourent : « Que tu es beau, mon bien-aimé, que tu es doux ! ». De ne pas oublier que nos paroles peuvent transfigurer une vie, ou à l'inverse, si elles sont malheureuses, les rabaisser, les humilier, les faire se sentir rien d'autre que noiraudes. Aimer notre prochain, c'est aussi le lui dire, le lui faire savoir.

Ce que nous trouvons dans le Cantique des cantiques, au fond, ce n'est rien d'autre que l'Évangile : le regard que Dieu pose sur nous nous transfigure ; sa parole créatrice, poétique, fait de nous des créatures nouvelles. Elle nous fait éclore. Angelus Silesius, un poète mystique du 17^{ème} siècle, nous a laissé ce vers devenu célèbre : la rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit. On pourrait en dire autant du lys, ou du narcisse qui fleurira en plein désert, ainsi que le promet le prophète Esaïe (Es 35,1). C'est alors comme un cadeau, un pur don, une grâce,

sans raison sinon l'amour de Dieu. Aussi, si le désespoir te gagne, si ton désir de vivre et d'aimer s'étirole, si tu es submergé.e par l'adversité, souviens-toi que cette parole t'est adressée : tu es beau, tu es belle comme une fleur dans toute la splendeur de sa floraison, et je t'aime.